

Le septième sceau

Un silence d'environ une demi-heure et d'environ mille pages. Il fallait bien ça à Boris Schreiber pour dire, au terme d'une œuvre mégalomane tissée au fil des ans, l'impossible réconciliation d'un écrivain de génie avec lui-même.

Voilà un pavé dans la mare. Boris Schreiber, qui dès son enfance s'était préparé à un « énorme roman futur » le dédouanant de toutes les frustrations et les humiliations de son destin d'exclu, de pourchassé, de « métèque enjuivé » (« assimilé à la racaille, à la pouillerie, à la vermine »), le lance aujourd'hui à 73 ans. Il est né en 1923, à Berlin, de parents juifs russes exilés après la Révolution – en fait, après le durcissement du régime stalinien, car le père travaillera quelques années pour le régime soviétique. La famille, réfugiée un moment en Belgique dans des conditions précaires, se relance à Paris quand la guerre éclate. Et c'est de nouveau la fuite pour échapper à la longue traque de Vichy et des Français – la France défaite par l'Allemagne, mais au service des Allemands. (« *Quelle défaite ? Il suffisait de l'évacuer en la déversant sur le rebut. Nous.* ») Leurs passeports polonais compliquent encore la chose : « *Admettre notre odeur puante. Le Judéo-Polack émigré dégage une odeur puante. D'où éviter les reniflements ennemis : banques, administration, police. Dans la mesure du possible.* »

Boris Schreiber raconte minutieusement comment lui et les siens ont survécu pendant l'hallali. Il le raconte avec force, avec rage, avec dérision. (« *Etions-nous déjà du bétail puant ?* », « *Nous étions comme trois mouches tombées dans l'eau et qui s'accrochent, s'accrochent. Les parois de la vie sont si glissantes.* ») Il n'épargne rien ni personne. A commencer lui-même, en réalité la seule préoccupation de ce gigantesque roman autobiographique : comment, moi, vais-je survivre ? Moi, moi, moi. La guerre ? Qu'elle crève ! Elle n'existe pas face à son génie. Il s'en fout des autres. Le sort du monde importe moins que le sort de Boris Schreiber.

S'appuyant sur « *Diary* », un journal intime qu'il tient depuis ses 13 ans, il réussit à faire revivre dans les moindres recoins ce moi hypertrophié en s'inventant un double magnifique : « *Boris et moi* ». Il ne s'exprime que par ce couple : « *Boris et moi* ». *Nous nous aimions, nous nous étreignions. Nous fusionnons. Alors en quoi étions-nous deux ? Boris et moi : l'écho de l'esseulement. Notre fusion, sous le chaos. Boris, exténué d'extérieur. Moi, labouré de labyrinthes. L'espace nu entre nous deux. Entre nous un.* » On comprend bien que cet écho n'est pas seulement une protection, mais une façon discrète de montrer comment il se débat dans ce piège à rats boche et franchouillard (« *Les Juifs assimilés aux rats* »). De s'épier et de se brocarder féroce.

Cette mise en perspective permet, outre l'autodérision, l'humour. Elle permet également à Boris Schreiber d'avouer les turpitudes nécessaires à la survie, le lourd dégoût de lui-même qui en découle. « *Car pour rester sains et saufs il nous fallait devenir pourris et saufs. Impossible de choisir entre deux auréoles, uniquement entre deux crachats.* »

Cet enfant hypersensible, naïf, impulsif, maladroit n'a pu survivre que grâce à des parents formidables de courage, d'intelligence, d'intuition. Par ailleurs – car tout est paradoxe dans ce destin –, ces parents le coincent dans leur caricature d'âmes slaves. La mère, issue d'une famille baignant dans le luxe avant la Révolution, glorifie en permanence l'enfant prodige (« *Borinka, ton nom assourdira le monde* »), s'extasie sur sa beauté et le conforte dans sa couardise, sa lâcheté. Le père, un peu prussien sur les bords, l'écrase de tout son dynamisme, sa force, ses colères (« *Jalousie possessive de maman ; jalousie dictatoriale de notre père* »). Comment exister dans ces conditions ? Boris, toujours à côté de la plaque. « *Restant toute sa vie une sorte de mineur aux traits vieillis. Une enfance qui meurt sans que l'adulte naisse. Face à son père. Face aux travaux humains normaux. Et aveugle ? Peut-être sur lui-même. Un vieil aveugle irresponsable.* » C'est un traumatisé intégral. « *Nous n'étions qu'un delta dévasté.* »

Alors, ce « *Boris et moi* », qu'est-ce qu'il est chiant ! Enfant gâté, protégé par papa-maman. Caractériel, sans gêne, égoïste, indifférent (« *Je ne crois qu'à l'indifférence* »), désagréable, jaloux, insolent, capricieux... Boris Schreiber en rajoute sur ses comportements débiles, son ignorance, son

insouciance. Est-il un « *salaud* » ? Il se dit parfois « *Crève !* » (« *D'accord. Nous sommes un sale chien* »). Mais aussitôt « *Non, non c'est mon dû, tout m'est dû !* » Il s'enferme avec arrogance dans sa forteresse intérieure.

Et avec ça, un charme fou ! Spécialiste de la séduction. Adorant plaire. Se sentir adulé. Boris en rajoute. Le vedettariat. Les ovations.

André Gide, à qui il a envoyé ses premiers écrits, ne l'a-t-il pas qualifié d'enfant prodige ? N'est-ce pas une assurance de son génie ? Boris Schreiber s'étend alors sur son éducation sentimentale. Le baiser de Gide et sa main baladeuse, les tentatives de séduction de Jean Schlumberger – ah, ah, ces messieurs de la NRF ! Son attirance pour des petits camarades dont il s'attarde à lorgner l'entrejambe sans oser se déclarer. Puis sa longue maladresse avec les filles, ses ratages, ses dégoûts (avec toujours à l'arrière-plan l'image coriace de la mère). Finalement, le rêve vain d'épouser coûte que coûte « *l'aryenneté* » d'une jeune Niçoise afin « *d'être enfin à l'abri des menaces, des coups durs* ».

Il s'étend sur ses tentatives – avec parfois une attitude odieuse – pour contraindre les autres à le protéger. Car, bien sûr, seul le guide son besoin « *larvaire* » de survie. « *Nous, laissés-pour-compte, toujours. Cette hurlante injustice.* » Ne pas rester dans l'immense chaudron des réfugiés de toujours, des suppliciés de ce siècle de fous. (« *Ils passaient dans le couloir, vêtements chiffonnés, chemises douteuses, cravates défaites, toutes les nuits, regagnant leurs chambres, quittant leurs chambres... Leurs conciliabules fiévreux ou leurs silences accablés... Ces Boches, partout.* »)

Pour échapper à la destruction, les parents (qui ont déjà, hélas, une longue expérience de l'ordre humaine) et l'adolescent renient leurs origines, leurs racines, affichent des opinions contraires. Boris Schreiber devient même collabo. Oh, la tête haute, mais collabo. Il se cache chez les Boches. « *Comme Jonas dans sa baleine.* » (« *Déchu pour s'être glissé dans le ventre de la Bête au lieu de s'être laissé avaler par elle.* ») Il trace des X sur les wagons. Et quelque chose meurt en lui. Il devient « *Boris sans moi* ». Un poids mort. « *Une ampoule grillée, nue, qui pend sur notre vide.* » Puis, soudain, « *Boris tout seul* » : « *Est-ce le suicide intérieur ? L'autosuicide ? Et l'autosilence. Le moi, son écho vital : fini. Puis son écho brisé : fini aussi... Rien n'a changé, sauf le ricanement, cette huile avariée du vide. Mais s'accepter. Coûte que coûte s'accepter. Devenir même fosse commune, pour rester vivant.* »

Là, l'écriture de Boris Schreiber devient magistrale. Il se baigne dans « *l'énorme roman futur* », son arme secrète qui le vengera, le lavera quand on verra ses plaies, écrasera les écraseurs, lui permettra de « *déglutir ses haines séculaires non encore digérées, et la tendresse unique non éprouvable encore !* » Lui rendra-t-il l'allégresse de vivre ? « *Boris tout seul qui incarne un fait divers atroce : adolescence égorgée, lâcheté panique devant la vie plus qu'amour de la vie, affirmation démente de son moi enseveli, sans aucun attache sinon maman. Boris tout seul, à lui tout seul, est un fait divers gluant d'indifférence ensanglantée.* » Mais il pourra dire l'indicible. Il retira le fil qui cousait jusqu'ici le silence obligé de ces temps de chien. « *L'énorme roman futur racontera la bouche cousue. Lui seul saura le faire. Car tout tient à un fil. C'est l'image magique de la stérilité : des mots mais tournés sur eux-mêmes. Du sperme, mais tourné sur lui-même. Uniquement le monde intérieur, et au mieux l'intérieur du monde. L'extérieur n'a pas le droit d'entrer. S'il l'ose, il sera dévoré, comme les mouches dans le pistil d'une fleur carnivore. L'énorme roman futur, ses gamètes.* » Telle l'arche de Noé, il échappera au Déluge avec tous les germes de la vie, les bons et les mauvais.

En racontant ces jours d'Apocalypse – « *Et quand l'agneau ouvrit le septième sceau il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure* » – Boris Schreiber retrouve son innocence dans l'écriture. Pas une écriture « *bien dans la note* », posée. Non, non, il revendique la violence du Verbe. « *Une littérature sortie du Verbe par le forceps. Indésirable.* » Pour accoucher de ce roman déconcertant... Et devenir enfin le superbe écrivain que lui avait promis sa mère.

Jacques Vallet

Un silence d'environ une demi-heure (Le Cherche-Midi), 1032 pages, 179 F.